

LE JOUR, 1946  
7 FEVRIER 1946

## APPEL AU VATICAN

Tout le monde le sait, au Vatican on n'aime pas le bruit ; aussi notre voix restera-t-elle discrète. La Cité du Vatican n'est pas seulement le siège de l'Eglise catholique ; elle est un Etat parmi les Etats ; davantage, une Puissance. Sa grandeur ne vient pas de son territoire ; ses quarante quatre hectares sont assurément une réalité symbolique et vivante ; mais, le Vatican, c'est l'Eglise indépendante ; c'est le Souverain Pontife-Roi.

Si, sur le plan spirituel, le pape est le pasteur du troupeau, sur le plan temporel il n'y a rien au-dessus de lui et de ses actes. C'est la condition même du libre gouvernement de centaines de millions d'âme. Pour avoir des fidèles sur tous les points de la terre, pour étendre à tous sa juridiction, pour être en mesure d'échapper à la pression du pouvoir civil, il faut cette indépendance, il faut cette liberté souveraine.

En revenant à cette grande question de la reconnaissance de notre pays par le Vatican, nous mesurons politiquement et internationalement ce qu'elle représente pour nous. Le Liban est, au seuil de l'Asie, entre la montagne et la mer, cette terre de civilisation, de tolérance et de foi, où toutes les consciences ont trouvé un asile, où toutes les confessions ont élu leur lieu de prière. Qui pourrait s'étonner que, devenus une nation parmi les nations, nous appelions de nos vœux les plus pressants, la reconnaissance du Vatican comme bénédiction du Père ? Mais comment expliquer que jusqu'ici nous n'ayons pas été reconnus, quand tous les pays de la terre ont fait à notre égard ce geste fraternel ?

Disons, nous-mêmes, que Rome a de sages lenteurs et qu'elle fait de paisibles enquêtes. Cependant deux ans et plus ont passé. Le cas a été débattu et éclairci. Les nations ont apporté leur consentement et leur témoignage. Le peuple de chez nous a manifesté maintes fois l'expression de son attente anxieuse, de son désir ardent. Sur une matière politique (et de politique religieuse), le laïcat a élevé respectueusement sa voix. Il a fait valoir des raisons libanaises et humaines dont la valeur devient éclatante. Il y a bien des raisons à invoquer pour une reconnaissance non différée du Liban par le Vatican. Celle-ci n'est pas la moindre que, *nos voisins et nous*, nous serions dix fois plus à l'aise si nous étions en mesure de nous faire entendre directement et officiellement à Rome ; si nous avions à Beyrouth un représentant politique de Vatican.

Si nous nous attachons à cette matière d'exceptionnelle importance, c'est parce qu'il nous semble que le temps a travaillé pour elle et pour nous. En des formes variées et avec des intentions diverses, la cause a été plaidée par des hommes éminents, avec quelquefois des arguments contradictoires. En cela, *comme en tout*, il y a les représentants figés de la tradition et ceux qui, en chérissant le passé, croient nécessaire de progresser avec la marche de l'Histoire et de la vie.

Ici, nous le reconnaissons, la vision des choses et leur interprétation ne sauraient être les mêmes pour tous ; certains Libanais qui sont d'église et ceux qui appartiennent au siècle, peuvent avoir

un point de vue un peu différent. La force des choses l'explique. Le fait certain, c'est que les Libanais qualifiés pour opiner appellent de leurs vœux la reconnaissance du Liban par le Vatican et la création de relations diplomatiques avec le Saint-Siège.

Notre sentiment est que les temps sont venus ; le fruit a mûri ; des indices qu'il nous est agréable d'enregistrer paraissent annoncer l'événement longtemps attendu. C'est notre droit de nous en réjouir d'avance. Pour en revenir, d'autre part, au laïcat au Liban, il a, sur le plan spirituel, un rôle immense à jouer. Il est désirable qu'on lui permette enfin de rayonner et de faire son devoir.

On sait notre vénération, notre respect infini pour tout ce qui touche au spirituel. C'est dans la légitime espérance de pouvoir le servir que nous appelons les temps nouveaux.

Le monastère joue un rôle tutélaire dans la cité, mais, de nos jours, à ce carrefour de l'univers où nous sommes, le cloître ne suffit plus. Il faut que l'action spirituelle, politique, sociale, des laïcs s'épanouisse en même temps comme les fleurs et comme le printemps.